Zeitschrift: L'émulation jurassienne : revue mensuelle littéraire et scientifique
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 2 (1877)

Artikel: Le XVIIIe siècle & J.-J. Rousseau
Autor: Mouttet, Eug.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-684328

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE XVIIIe SIÈCLE & J.-J. ROUSSEAU

Conférence publique donnée à Delémont le 27 février 1877.

I

J.-J. Rousseau est une des grandes figures qui rayonnent sur le XVIIIe siècle. Avec Voltaire, Montesquieu et Diderot, c'est lui qui tient le sceptre de cette philosophie frondeuse, de cet esprit d'examen et de critique qui a contribué à saper, comme disent encore aujourd'hui les esprits timorés, les bases de la société.

C'est un de ces rares écrivains qui, au lieu d'encenser les institutions et les hommes du pouvoir, ont attaqué un ordre de choses et des convictions jusqu'alors respectées, détruit une foule de préjugés tout en cherchant à populariser les idées vraiment humanitaires et progressives.

Pour combattre dans cette immense arène, chacun de ces vaillants lutteurs avait son arme favorite. Voltaire faisait merveille avec l'ironie qui devenait sanglante et meurtrière dans une main aussi nerveuse et aussi habile que la sienne, Rousseau comptait sur son éloquence et ses sophismes; Montesquieu, le plus calme, le moins bouillant de tous, était peut-être le plus sage. Les *Lettres persannes* qui ont inauguré la lutte et son *Esprit des lois* font honneur à l'intégrité de son caractère ainsi qu'à la droiture et à la profondeur de ses vues; Diderot, pour être resté moins populaire et moins goûté du monde littéraire, n'est pourtant pas celui dont l'influence a été le moins puissante et si les réactionnaires tiennent à voir dans l'esprit philosophique de ce siècle des éléments funestes à leurs théories surannées, ils trouveront plutôt dans les œuvres de cet encyclopédiste que partout ailleurs, l'occasion de satisfaire leur curiosité.

Mais les craintes des ennemis de la Révolution sont-elles fondées ? Nous répondrons par un résumé succinct du mouvement social et littéraire du siècle dernier, au moment où Rousseau apparaît sur la scène comme philosophe et comme écrivain.

Louis XV monta sur le trône en 1723. Il succédait à son grand-père Louis XIV qui fut surnommé le *Grand* moins à cause de ses grandes vertus et de ses connaissances en administration qu'en raison de l'impulsion que reçurent sous son règne les lettres, les sciences et les arts. Louis XIV avait personnifié cette

monarchie absolue que les hommes de 93 abattirent sous le couperet de la guillotine. En montant sur le trône, il s'était écrié : « l'État, c'est moi » et ses actes durant trois quarts de siècle semblèrent n'avoir d'autre but, que de justifier cette parole orgueilleuse. Le Grand Roi sacrifia sans scrupule le sang et les ressources de la nation française au ridicule plaisir d'acquérir une vaine gloire et un prestige qui finit avec lui. Il vilipenda la fortune de l'État et le fruit des sueurs du peuple, à seule fin de faire dire à toute l'Europe que le roi de France était sans égal et digne de l'apothéose. N'eût-il pas mieux fait de s'illustrer en travaillant au bonheur de ses sujets ? Il aurait dû savoir ce grand prince, à qui des poètes flagorneurs et de vils courtisans accordaient tant de sagesse, que l'histoire impartiale et vraie ne mesure pas la gloire d'un monarque au nombre de ses palais, mais qu'elle flétrit tôt ou tard ceux qui abusent du pouvoir et de la confiance du peuple.

Louis XV hérita de son aïeul ses goûts effrénés pour le luxe, cette soif ardente d'absolutisme. Les allures impatientes des Parisiens à l'enterrement de Louis XIV ne lui avaient pas ouvert les yeux ; il ne prévoyait pas que la boue dont on avait éclaboussé le cercueil de son grand-père rejaillirait sur lui ou sur sa postérité. Il continua les prodigalités du règne précédent, fit mieux encore, renchérit sur la mauvaise administration en s'abandonnant à une complète indolence et en laissant les rênes de l'État entre les mains de ministres pusillanimes ou de courtisanes éhontées.

La foule des adulateurs s'empressa de favoriser ses goûts voluptueux et la cour de France devint bientôt le réceptacle de la débauche et de la luxure. Les caisses de l'État ne suffisaient pas à ces folies et la dette nationale croissait avec une effrayante rapidité. Le peuple qui se saignait pour payer, était plongé, grâce à plusieurs famines successives, dans la plus affreuse misère et, pour surcroît de détresse, les fermiers-généraux (employés auxquels les revenus d'une province étaient vendus à l'avance pour une période plus ou moins longue), l'écrasaient de dîmes et d'impôts de toutes sortes. Ces pauvres gens geignaient sur les exactions dont ils étaient victimes, mais leurs plaintes n'arrivaient pas jusqu'à la Cour et d'ailleurs, celle-ci en eût-elle été instruite qu'elle n'aurait jamais cherché à mettre un frein aux rapines de son administration. Il fallait de l'argent, de l'argent à tout prix, et Louis XV, quoique avare pour les autres, aurait vendu jusqu'à ses sujets pour satisfaire ses passions. Jamais libertin ne sut mieux interpréter les principes d'Épicure. De nombreuses courtisanes se disputaient sans cesse ses faveurs. Après les sœurs de Mailly, vinrent la Châteauroux et la Pompadour qui jetaient l'or par les fenêtres. Il y avait chaque jour à Versailles des fêtes ou plutôt des orgies que l'on trouve quelquefois dépeintes, avec un reste de pudeur, dans les mémoires du temps et qui soulèvent le cœur d'horreur et de dégoût. Oserais-je parler du *Parc-aux-Cerfs ?....* qui engloutit des sommes fabuleuses. Passons vite et contentons-nous d'un mot sur ce repaire infâme. C'est là que la luxure royale attendait les innocentes victimes que vendait la misère ou que des ravisseurs gagés dérobaient à la vigilance des familles. Ce bon roi s'ennuyait, ne fal-

lait-il pas le distraire et d'ailleurs valait-il la peine d'y faire attention ? Ces malheureuses filles n'étaient après tout que des filles du peuple. Bah ! de semblables scrupules font voir trop de délicatesse,

. . . . . Vous leur fîtes seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.

Voulez-vous savoir où en était le trésor public, avec un budget si voluptueux ? M. Duruy, dans son *Histoire de France*, nous dit quelque part qu'en 1769, après six années de paix, les dépenses excédaient les revenus de 100 millions et que certains revenus étaient mangés dix années d'avance. On s'étonne encore moins d'une semblable détresse quand on sait que Louis dépensait jusqu'à 180 millions par an. Et la richesse des fermiers-généraux était « sou- » vent colossale ; l'un d'eux, par exemple, du nom de *Bouret*, mangea plus » de 70 millions et pourtant, continue M. Duruy, ils étaient forcés de partager » avec les courtisans en leur assurant des *croupes*, c'est-à-dire des pensions » ou des parts proportionnelles à leurs bénéfices. De grands seigneurs, de » grandes dames recevaient de ces honteux présents. Louis XV lui-même » tendait la main, il était *croupier*. »

La *noblesse* de Paris copiait les exemples de Louis XV et faisait parade des mêmes vices que la Cour. Les fêtes se succédaient sans interruption et les salons ne désemplissaient pas. On y faisait de l'esprit, on riait, on dansait, bref, on cherchait à s'étourdir de toutes manières. On eût dit que ces gens-là prévoyaient déjà leur décadence et voulaient ainsi profiter le mieux posslibe des dernières faveurs de la fortune.

Dans un pareil tourbillon, les mœurs ne devaient pas être bien sévères. Aussi était-ce le temps des intrigues et des aventures galantes dont quelques-unes, si l'on voulait soulever le voile qui recouvre cette époque, ne nous paraîtraient rien moins qu'édifiantes. Les abbés, jeunes et vieux, avaient leurs maîtresses qu'ils ne se faisaient aucun scrupule d'afficher et auxquelles ils faisaient une cour assidue, même ostensiblement.

Et l'on se complaisait dans cette liberté que nous appelons aujourd'hui *licence* ; on se targuait même de certaines vertus que la saine morale doit classer parmi les vices et les infamies !

Le *clergé* français qui possédait avant la Révolution le cinquième de la fortune territoriale, avait ainsi d'assez grandes ressources pour se mettre à la hauteur des mœurs de l'époque. Aussi le haut clergé avait-il souvent un tel train de maison que les moins scrupuleux du temps en étaient même scandalisés. L'évêque de Strasbourg, par exemple, n'avait pas moins de 500,000 livres de rentes, celui de Fécamp pouvait en dépenser 120,000 et celui de St-Germain près de trois fois autant. Quant au *bas clergé*, sa situation était loin d'être aussi brillante. A part quelques curés de campagne, les abbés et autres ecclésiastiques, sans être néanmoins dans une détresse aussi poignante que celle du peuple, avaient bien de la peine à végéter.

Nous avons déjà touché en passant aux exactions commises par les employés de la gabelle ou des autres administrations. Il nous reste à dire un mot de la

justice et de l'armée. On avait encore à cette époque le système de torture même avant le jugement et les tribunaux rendaient leurs arrêts avec tant de légèreté qu'un personnage important de ce temps-là disait un jour : « Si on m'accusait d'avoir volé les tours de Notre-Dame, je jugerais prudent d'abord de me sauver. » « La procédure, dit quelque part M. Duruy, était lente, compliquée, poursuivie dans les ténèbres et le silence. » Peu importait aux juges que le prévenu fût le seul et vrai coupable, on condamnait invariablement l'accusé, de sorte qu'il n'était pas rare de condamner un innocent. Les peines étaient cruelles et la plus légère peccadille s'expiait par des mutilations et des supplices d'une rigueur inouïe. En 1766, un jeune homme de dix-neuf ans fut condamné, même sans preuve, à être brûlé vif, après avoir eu la langue coupée, pour une croix de bois brisée sur le pont d'Abbeville. Le fanatisme religieux, comme on le voit par cet exemple, avait une influence aussi funeste que puissante.

Vers 1770, Mirabeau, dans son *Mémoire sur le porte-faix Jeanret*, s'écrie : « Où sommes-nous ? N'y a-t-il plus ni lois ni tribunaux ? Et qui sont-ils ces hommes qui, juges et bourreaux, décident dans leur propre cause, prononcent l'arrêt et l'exécutent, font du sabre d'un douanier le glaive de la loi, et vengent par le fer les délits dont ils sont les seuls témoins, les inventeurs quelquefois et les accusateurs, crus sur parole ? »

L'armée était en partie mercenaire et présentait des défectuosités aussi graves que celles des autres administrations. Les grades étaient multipliés outre mesure et on en comprendra facilement la raison, quand on saura que les cadets de familles nobles n'avaient que cette alternative peu consolante dans le choix d'une vocation : l'épée ou le froc. Les grades s'achetaient aussi et, sans avoir fait aucun service, les fils de famille pouvaient, suivant l'importance de leur blason, devenir officiers supérieurs à tout âge. Le duc de Bouillon devint colonel à 11 ans, le duc de Fronsac à 7 et le major de ce dernier en avait 12. Les désertions étaient fréquentes et le recrutement militaire qui s'opérait sans ordre, donnait lieu aux plus scandaleux abus. (1)

Et le *peuple*, qu'était-il ? Nous avons déjà dit un mot de la situation misérable que lui faisaient les impôts occasionnés par les folies de la Cour ; terminons ce tableau navrant par quelques considérations sur sa position morale.

Elevé dans l'abjection et l'esclavage, courbé sous le joug de la noblesse et du clergé, persuadé que sa race resterait éternellement inférieure aux autres, ce bon peuple supportait sa servitude et sa misère comme des maux nécessaires et inévitables. Il se contentait de gémir et de murmurer sur les injustices flagrantes qu'il devait endurer. Il était de plus ignorant, fanatique, ombrageux et méchant. Le clergé avait tout intérêt à le laisser sans éducation aucune, de sorte que les neuf-dixièmes au moins de la nation française ne savaient ni lire, ni écrire, à plus forte raison compter. Les quelques établissements d'instruction dirigés par les RR. PP. Jésuites étaient uniquement ré-

(1) Pour tous ces détails, Voir Duruy, Hist. des Temps modernes.

servés aux jeunes seigneurs et aux fils de quelques familles bourgeoises riches, ou encore à quelques jeunes gens malheureux, recueillis et protégés par le clergé, à seule fin de les lancer plus tard dans la carrière ecclésiastique. Ces derniers étaient presque toujours ceux qui se distinguaient et qui donnaient les plus belles espérances. Voltaire et Diderot n'ont pas reçu leur éducation à une autre condition que celle-là. Toutefois, en accordant secours et protection à ces roturiers, les jésuites réchauffaient bien souvent des vipères qui devaient les mordre plus tard et les élèves sur lesquels la rouée congrégation comptait tout particulièrement pour élever son piédestal sont devenus ses adversaires les plus violents et les plus acharnés.

Si le peuple était, comme nous venons de le dire, ombrageux et méchant, sa position matérielle pouvait bien en être la cause. A cet égard, qu'on nous permette de citer encore le jugement d'un historien en qui nous avons pleine confiance, M. V. Duruy :

« Tous les témoignages montrent l'affreuse misère du peuple; les paysans de Normandie vivaient en grande partie d'avoine et s'habillaient de peaux; dans la Beauce, le grenier de Paris, les fermiers mendiaient une partie de l'année; on en vit réduits à faire du pain avec de la fougère. Dans un grand nombre de provinces l'usage de la viande était inconnu. La consommation ne s'élève pas, dit un écrivain, vers 1760, pour les trois quarts de la population de la France, au delà d'une livre par tête et par mois. Les riches mêmes étaient pauvres; car ces charges qu'ils achetaient si cher, et qui stérilisaient d'énormes capitaux, étant fort mal rétribuées par l'Etat, ne leur rendaient pas même l'intérêt de leur argent, et leurs vastes domaines, mal cultivés, étaient improductifs. Vauban n'estimait pas qu'il y eût en France plus de 10,000 familles fort à leur aise. Le médecin de Louis XV, Quesnay, le *penseur*, comme l'appelait le roi, ne porte qu'à 76 millions la rente du sol, pour les propriétaires, qui en retirent aujourd'hui vingt fois davantage, 1500 millions. Le premier chiffre est sans doute trop faible, mais une chose hors de doute, c'est que depuis cent ans la population n'a pas doublé, et que l'agriculture a quadruplé ses produits. Les denrées alimentaires étaient donc, en quantité, deux ou trois fois moindres pour nos pères que pour nous; et quelques vieillards se rappellent encore par quels misérables vêtements l'homme du peuple, l'ouvrier, était défendu contre les intempéries des saisons. Voyez ce que La Bruyère dit du paysan, c'est un portrait fidèle. »

L'industrie et le commerce étaient entravés de toutes manières, soit par des règlements aussi ineptes qu'inutiles, soit par des corporations, jurandes et maîtrises qui avaient pour ainsi dire le monopole de toutes les professions. Faut-il encore s'étendre sur l'inégalité de naissance et de conditions? Ce serait encore un sujet fécond en plaintes et récriminations toutes légitimes, mais notre conférence ne comporte pas ces détails. Nous anticipons déjà d'ailleurs sur la tâche que nous nous sommes imposée. Résumons-nous.

Au faîte de cet échafaudage de vices et d'injustices trônait l'absolutisme royal et religieux. Autour de cet astre aux reflets pâles et immondes gravitent la

noblesse de robe et d'épée et une bourgeoisie rapace. Au-dessous grouille un peuple en lambeaux et en larmes. De distance en distance, on remarque quelques familles aisées et intelligentes : ce seront les dépositaires des principes des philosophes et des encyclopédistes. Ce sont ces petits bourgeois, ces ouvriers qui se lèveront un jour et qui, retrouvant soudain leur dignité, chasseront de leur Temple, la corruption, la luxure, l'imposture et le despotisme.

Sous un régime aussi malade, la littérature devait éprouver un certain malaise. Les poètes, les philosophes, les moralistes devaient être un peu dépaysés au sein de cette société gangrenée. Aussi n'y avait-il que ceux dont les mœurs étaient légères qui s'y complaisaient. ***J.-B. Rousseau*** qu'il ne faut pas confondre avec le philosophe dont nous allons parler tantôt ; ***Piron***, dont les saillies et les grasses plaisanteries étaient pour ainsi dire chacune une injure à la morale ; ***Voltaire*** qui, lui aussi, avait ses heures anacréontiques et dont les jeux de mots auraient souvent fait rougir son auditoire, si la pudeur y eût encore été un tantinet de mode ; ces poètes seuls fréquentaient les salons de cette époque et jetaient quelques éclairs d'esprit dans ces vieux nids de morgue et de bêtise, dans ces réunions qui n'inspiraient guère que l'ennui et le dégoût.

Le vieux ***Fontenelle*** y lançait aussi quelques étincelles de vie et de gaîté et malgré la forme un peu lourde et compassée de ses productions poétiques, il faisait fureur chez Mmes de Lambert, Géoffrin, de Tencin, à la petite cour de Sceaux, chez la duchesse du Maine. Vous connaissez probablement son mot : « Si j'avais la main pleine de vérités je me garderais bien de l'ouvrir. » Cette maxime lui dictait une marche à suivre dont il eut raison de ne point se départir ; car ceux qui, dans ce siècle, ont voulu, comme J.-J. Rousseau, consacrer leur vie à la vérité ont toujours été victimes de leur témérité et de leur franchise. Au reste je crois qu'il en fut ainsi de tout temps et que le système se perpétuera.

A part les poètes que nous avons nommés et quelques autres qui sont heureusement oubliés, tous les gens d'esprit et de science faisaient bande à part, ou, s'ils étaient obligés de hanter ces réseaux de cabales et d'intrigues se renfermaient dans une réserve sage et une prudente circonspection. Leurs idées d'ailleurs ne convenaient pas à la noblesse et aux abbés de boudoir qui étaient systématiquement attachés aux vieux principes politiques, sociaux et religieux. Les gens de lettres étaient en général tolérants et réformateurs, tandis que la Cour et la noblesse ne craignaient rien tant qu'un revirement dans l'administration et la religion.

Les lettrés et les savants de ce temps-là constituaient ainsi une espèce d'aréopage, jugeant sévèrement les institutions et les mœurs et entreprenant sourdement le grand œuvre de la Révolution. C'est avec ce cortège de circonstances que J.-J. Rousseau fait son entrée à Paris ; c'est à cette époque d'agitation et de fronde que commence sa carrière littéraire. Alors la société semblera tellement contraire à son idéal, tellement funeste à ses idées de justice et de vertu, que son premier mot sera un cri de haine à la civilisation

et son second, une admiration enthousiaste de tout ce qui sort des mains de la nature. Mais avant de le suivre dans la période glorieuse de sa vie, parlons un peu de son enfance et de sa jeunesse dont les péripéties sont bien propres à vous intéresser.

II

J -J. Rousseau naquit à Genève le 28 juin 1712. Il coûta la vie à sa mère qui mourut en couches. Son père exerçait la profession d'horloger et jouissait d'une fortune médiocre. Plusieurs parents de la famille occupaient des positions honorables et Rousseau avait même un oncle qui, en servant sous le prince Eugène, se distingua au siége de Belgrade et dont il sera question plus tard. Jean-Jacques eut par contre un frère aîné, aussi horloger, qui fit le désespoir de la famille et qui finit par s'expatrier.

Les années d'enfance de Jean-Jacques furent heureuses et paisibles. Lui-même se plaît à nous l'apprendre dans ses *Confessions*. Il nous raconte les tendres soins dont il était l'objet ; il aime à se rappeler la sollicitude presque maternelle de sa tante, la douleur de son père qui ne pouvait se consoler d'avoir perdu une épouse aussi aimante que digne. Le petit Jean-Jacques était ainsi une consolation pour cette famille affligée, aussi était-il choyé, idolâtré. Il apprit à lire de bonne heure ; sa mère qui avait l'imagination vive, laissa quelques romans qui furent la première nourriture spirituelle de son fils. Jean-Jacques lisait à haute voix pendant que son père travaillait et que sa tante tricotait. Bientôt ces quelques volumes furent épuisés et il fallut avoir recours à la bibliothèque un peu plus sérieuse d'un vieil oncle qui avait été ministre. Là, Jean-Jacques trouva les œuvres de *Molière*, les Hommes illustres de *Plutarque*, quelques ouvrages de *Fontenelle*, les caractères de *la Bruyère*, le discours sur l'Histoire universelle de *Bossuet* et quelques autres, dont les noms ne nous reviennent pas. Plutarque fut particulièrement goûté du petit lecteur qui ne songeait plus qu'aux héros grecs et romains. « Un jour, dit-il, » qu'il racontait à table l'aventure de *Mucius Scœvola*, l'assassin de Porsenna, » on fut effrayé de le voir avancer et tenir la main sur un réchaud pour re- » présenter son action. » Au reste, Jean-Jacques n'était pas en tout aimable. Comme il l'avoue quelque part, à cet âge déjà, il était babillard, gourmand, et quelquefois menteur. Certains de ces défauts grandiront avec l'âge, quelques-uns même laisseront des traces jusque dans sa vieillesse.

Il était écrit que cette vie si douce et si gaie ne devait pas être de longue durée. A la suite d'un démêlé qu'eut son père avec un capitaine français résidant alors à Genève, démêlé dont l'origine avait été une égratignure et la conséquence la fuite précipitée du père Rousseau, Jean-Jacques fut placé, en compagnie de son cousin Bernard, chez son oncle Lambercier, pasteur à

Bossey, pour y apprendre, selon ses propres paroles, « du latin et tout le menu fatras dont on l'accompagne sous le nom d'éducation. » Quoique les caresses de sa tante et de son entourage ne fussent pas aussi vives que dans la maison paternelle, il ne laissa pas d'y couler encore d'heureux jours. Le cousin Bernard, qui partageait ses jeux, contribua beaucoup à lui rendre agréable le séjour de Bossey. Les deux enfants vivaient dans une intimité dont Jean-Jacques, en écrivant sa vie, s'émeut encore profondément. L'oncle Lambercier était un bonhomme au fond et quoique peu communicatif, il inspirait mieux que du respect et de la crainte. Du peu de choses que Rousseau apprit chez ce bon vieux parent, il assure n'en avoir rien oublié. Mais si le temps qu'il vécut à la campagne n'enrichit pas beaucoup son petit bagage scientifique et littéraire, il eut du moins une influence qui nous paraît décisive, en ce sens qu'il éveilla chez Rousseau le goût des plaisirs champêtres et de la solitude, inclination qu'il a conservée jusqu'à la mort. Nous le verrons plus loin aux Charmettes avec Mme de Warens, à l'Hermitage avec sa Thérèse, à l'île Saint-Pierre et à Ermenonville, se trouver heureux et content, et s'oublier souvent en extase devant les spectacles de la nature.

Après deux ou trois ans de séjour chez M. Lambercier, Jean-Jacques vint en passer autant chez son oncle Bernard, qui était un homme de plaisir et dont l'épouse, femme dévote et même piétiste, soignait mal l'éducation de ses enfants. Les liens d'amitié qui unissaient déjà les deux jeunes gens chez le pasteur de Bossey se resserrèrent encore davantage; ils devinrent tellement étroits que leur séparation fut cruelle. L'oncle Bernard faisait étudier à son fils les mathématiques avec l'intention de le lancer dans le génie, tandis qu'il pensait faire de son neveu un avoué, un procureur ou un autre homme de chicane. A cet effet, il plaça donc Rousseau chez M. Masseron, greffier de la ville de Genève. Mais ce dernier, qui avait compté sur un garçon intelligent et docile, fut obligé de renvoyer Jean-Jacques pour son ineptie.

« Votre oncle, dit-il à Rousseau, en lui donnant ignominieusement congé, » votre oncle m'avait assuré que son neveu savait, savait et je m'aperçois qu'il » ne m'a donné qu'un âne. » Les clercs de notaire furent aussi unanimes à déclarer que Jean-Jacques était à peine digne de manier la lime et le marteau.

Cette épreuve était trop humiliante pour permettre à l'oncle Bernard de renouveler une tentative dans le barreau. Jean-Jacques fut placé bientôt après chez un graveur, jeune homme bourru et sans éducation aucune, qui abâtardit plutôt son apprenti qu'il ne le développa. M. Masseron avait d'ailleurs été tellement explicite et convainquant dans sa formule de renvoi que le jeune Rousseau était pour ainsi dire pénétré de son infériorité et de sa bêtise. Il supporta donc cette chûte sans trop de murmures. Il eut bien un peu de regret de quitter ainsi soudainement les livres qu'il aimait tant, mais il fallut bien s'y résoudre et se mettre immédiatement au travail. « Au bout de trois mois, dit Jean-Jacques, mon latin, mes antiquités, mon histoire, tout fut pour

longtemps oublié. Je ne me souvenais pas même qu'il y eût eu des Romains au monde. »

En changeant de vocation, il changea aussi de goûts. De babillard qu'il était chez son père et chez ses oncles, il devint taciturne, gêné. Les humiliations qu'il avait subies chez le greffier l'avaient rendu gauche et timide. Il prit enfin l'habitude de mentir et même de mentir effrontément. Bref, il contracta en peu de mois à peu près tous les vices de l'adolescence : il était paresseux, gourmand, méchant et boudeur et, pour nous servir de sa propre expression, « jamais César si précoce ne devint si promptement Laridon. »

De mentir à voler, il n'y a qu'un pas que Rousseau franchit sans trop de scrupules. Voici dans quelles circonstances : Son maître avait pour ouvrier un individu nommé Verrat, originaire de Genève et dont la mère cultivait un petit jardin attenant à sa petite maison. Ce jardin contenait quelques légumes, entre autres des asperges de la plus belle venue. Ce M. Verrat avait déjà lorgné les asperges de la bonne femme et s'était déjà posé souvent un problème qu'il ne pouvait résoudre lui-même, par la raison qu'il n'était plus fort ingambe et que le mur qui le séparait de l'objet de sa convoitise était passablement élevé. Après bien des réflexions, il crut avoir trouvé le moyen d'arriver à son but. Comme il s'était déjà aperçu de la gourmandise de Rousseau, et qu'il le savait en outre suffisamment habile pour faire le coup, il s'adressa un jour au jeune homme avec force cajoleries et caresses, lui promettant une large part du bénéfice, et le décida à jouer ce joli tour.

Pendant une semaine environ, Rousseau se rendait chaque soir au potager de la mère de Verrat et en enlevait quelques bottes d'asperges qu'il allait vendre au marché du Molard. Les principes dans lesquels sa famille l'avait élevé étaient trop honnêtes pour qu'il put conserver son sang-froid en commettant ces larcins. Il vendait ordinairement à vil prix les légumes volés et revenait plus mort que vif, rapporter intégralement le produit de la vente à son ami Verrat. Celui-ci menait joyeuse vie en anticipant sur son patrimoine et Jean-Jacques recevait pour prix de sa criminelle adresse quelques bons déjeûners qui lui faisaient oublier pour un moment la chétive cuisine de son maître. Rousseau commit encore d'autres friponneries où son rôle ne fut pas toujours aussi passif que dans l'exemple que nous avons cité. Toutefois, nous ne nous étendrons pas plus longuement sur ce triste sujet, et sans chercher à justifier Jean-Jacques, nous dirons quand même que ces actes avaient pour principal mobile, la gourmandise, et que les mauvaises compagnies, le défaut de surveillance contribuèrent beaucoup à le jeter dans cette fatale voie. Le père Rousseau était bien de retour de l'exil, mais l'éducation de son fils était son moindre souci ; quant aux oncles Lambercier et Bernard, le jeune apprenti comprenait trop la position inférieure où il était tombé et les moqueries dont il serait l'objet de leur part pour oser franchir le seuil de leurs demeures.

Tous ces mauvais penchants que n'ignorait pas M. Ducommun, son maître, ne portaient pas précisément ce dernier à faire pleuvoir sur son apprenti les éloges et les caresses. Au contraire, Jean-Jacques était traité avec une dureté

et une ladrerie qui le dégoûtaient de son nouvel état et de toute occupation sérieuse. Il avait repris pourtant un peu de goût pour la lecture, mais les ouvrages qu'il dévorait par contrebande n'appartenaient plus à la bonne littérature : c'étaient, pour l'ordinaire, des romans ou autres livres frivoles, n'ayant aucune portée instructive et morale. Toutefois, dit-il, « si mon goût ne me préserva pas des livres plats et fades, mon bonheur me préserva des livres obscènes et licencieux. »

On était alors en l'an de grâce 1720 et Genève, à cette époque, était pourvu de portes que l'on fermait régulièrement chaque soir. Les promeneurs attardés étaient ainsi dans la nécessité de coucher à la belle étoile ou de chercher un gîte dans quelque hôtellerie des environs. Rousseau, dans les parties de plaisir qu'il fit avec des amis, se trouva dans cette alternative à deux reprises. Sa décision dans cette circonstance ne se faisait pas attendre. Ses moyens pécuniaires ne lui permettant point l'entrée d'une auberge quelconque, il prenait courageusement son parti et s'endormait paisiblement sous la voûte étoilée. Remarquons cependant que la deuxième fois, à son retour, son maître lui avait administré une correction telle qu'il s'était bien promis de prendre désormais ses précautions. Malgré cet engagement formel, le sort voulut encore une fois que l'infortuné Rousseau arrivât quelques secondes trop tard à la porte inexorable. Sa douleur alors ne connut plus de bornes : il se jeta par terre, mordit la terre et se mit à gémir d'une façon déchirante, tandis que ses camarades, qui ne s'attendaient pas sans doute, comme le jeune apprenti à une volée de bois vert, riaient de leur plaisante aventure. Peu à peu néanmoins, l'angoisse du malheureux se calma mais Jean-Jacques, en s'endormant une troisième fois sous l'égide de la reine des nuits, sentit toutes les duretés et les injures de son maître lui remonter au cœur. Il prit la résolution de quitter cette vocation qu'il n'avait suivie qu'à regret et de dire adieu à la ville de Genève qui lui paraissait si peu hospitalière.

Le lendemain, en s'éveillant, sa résolution se raffermit encore. Il sortit furtivement de sa ville natale, emportant pour toute fortune une épée, cadeau d'adieu de son cousin Bernard et que, selon sa pittoresque expression, « la » faim l'obligea bientôt à se passer au travers du corps. »

Ici commence la série des malheurs de J.-J. Rousseau.

Après avoir erré quelques jours autour de la ville, logeant et prenant ses repas chez des amis et connaissances de sa famille, il finit par se lasser de ce genre de vie qui tenait un peu du mendiant et prit à l'aventure le chemin de la Savoie. Il arriva bientôt au village de Confignon où le curé, M. de Pontverre, reçut le fugitif avec beacoup d'égards et lui fit même l'honneur de le questionner longuement sur ses projets d'avenir et sur ses convictions religieuses. Il dut reconnaître chez Rousseau des qualités assez heureuses puis-

qu'il conçut sur-le-champ la pieuse idée d'amener le jeune homme à abjurer la religion protestante. Chez catholiques et protestants le zèle du prosélytisme était alors poussé très-loin et une conversion était considérée comme une œuvre éminenment méritoire surtout pour celui qui avait rempli les fonctions d'interprête entre le néophyte et la Divinité. M. de Pontverre crut donc l'occasion favorable de jouer ce beau rôle et il dépêcha Jean-Jacques sans retard à Mme de Warens. Cette dame, jeune et jolie, était une demoiselle de Vevey dont le mariage avec un lausannois, M. de Warens, n'avait pas trop bien réussi et qui, par étourderie et à cause de chagrins domestiques, s'était convertie au catholicisme. Depuis elle s'était établie en Savoie, recevant du roi très-catholique de Sardaigne, Victor-Amédée, une pension pouvant à peine suffire à son entretien très-dispendieux et aux frais d'une sorte de bureau de placement pour le Ciel dont elle avait la direction.

J.-J. Rousseau, à seize ans, attachait très-peu d'importance aux projets du curé Pontverre. Il riait même de la bonne foi du brave homme et se laissait faire un peu par gourmandise et beaucoup par indifférence. Il arriva donc à l'agence de catholicité de Mme de Warens sans se rendre compte du rôle qu'il allait jouer dans cette comédie. Il s'attendait en outre à trouver dans la bonne dame d'Annecy, une vieille dévote tout décrépite. Quelle ne fut donc pas sa surprise en voyant une personne dont les charmes de l'esprit et du corps devaient plus tard le captiver à un tel degré ! A l'aspect d'une propagatrice aussi séduisante, Jean-Jacques sentit se remuer toutes les fibres de son âme et il crut moins que jamais à la possibilité d'une conversion vraiment sérieuse : le sentiment qui devait l'unir à Mme de Warens venait d'éclore, sentiment qui tenait de l'amour et de l'amitié, de la passion et du respect et qui ne s'éteignit jamais dans le cœur du philosophe.

Heureusement pour le néophyte, son séjour à Annecy ne fut pas long et il fut bientôt expédié à Turin pour faire son instruction religieuse dans une espèce de couvent. Nous ne parlerons pas trop de cette période de sa vie. Dans ses *Confessions*, Rousseau nous donne des détails que les oreilles honnêtes nous sauront gré d'omettre. Disons en passant seulement que c'est avec les dogmes et les pratiques de la nouvelle religion qu'il s'instruisit aussi de choses qu'il aurait dû ignorer encore longtemps.

Au bout de quelques mois, il fut reconnu apte à être rebaptisé et cette cérémonie eut lieu avec solennité dans l'église métropolitaine de St-Jean. Cela fait, on lui mit dans la main une pièce de vingt francs et on le poussa dehors en lui recommandant de toujours vivre en bon chrétien.

Le jeune homme se mit à arpenter la ville de Turin en tous sens. Il en visita les églises, s'assit au pied des palais, des édifices publics, ne pouvant se lasser d'admirer tant de richesse et de magnificence. Il y avait si longtemps qu'il n'avait respiré l'air de la liberté qu'il en oubliait presque, dans l'ivresse de la jouissance, le boire et le manger. Il logeait dans quelque taverne et dînait où le hasard le conduisait. Ce genre de vie lui allait si bien qu'au bout de quelques jours, lorsqu'il s'aperçut de la maigreur de ses ressources, il

devint tout chagrin, moins à cause des austérités auxquelles il devrait se condamner, qu'à cause de la douche glacée qu'avaient reçue ses rêves. Il fut bien obligé de regarder en face l'avenir qui l'attendait. Son hôtesse, touchée de sa misère, lui trouva une place de laquais chez Mme de Vercellis, personne froide qui s'occupait un peu de littérature et qui mourut peu après, laissant de nouveau Jean-Jacques sur le pavé. Devrions-nous parler du ruban volé que Rousseau eut le courage de mettre sur le compte d'une pauvre servante ? Cette peccadille ne mériterait certainement pas d'être relevée si elle ne laissait voir l'ulcère qui a rongé ce grand cœur. L'aveu du vol et du mensonge est certes un des épisodes les plus émouvants des *Confessions*. C'est la première fois que Rousseau nous montre son âme dans toute son intimité, sa sensibilité dans toute sa délicatesse. Comment vaincre son attendrissement, comment se refuser à pardonner quand on voit un si grand génie pleurer sur la nuit qui l'enveloppait, avouer humblement une faute qu'il appellerait volontiers crime.

On reproche généralement à Jean-Jacques la vanité des paroles qui commencent ses *Confessions*. Citons ce passage seulement : « Être Éternel, » rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables ; qu'ils » écoutent mes *Confessions*, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougis- » sent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur au » pied de ton trône avec la même sincérité, et puis, qu'un seul te dise, s'il ose, » *je fus meilleur que cet homme-là.* »

Vous voyez d'ici l'orage d'indignation, le concert de malédictions et d'horreurs qu'un tel langage a provoqué ! C'est qu'il est tant de menteurs de par le monde que c'est pour ainsi dire un crime de ne pas l'être. Les critiques, ces grands faiseurs de salamalecs aux passions à la mode et aux goûts du jour, n'ont pas manqué, évidemment, depuis la publication de cet audacieux écrit, d'accabler Jean-Jacques de leurs moqueries et même de leurs insultes. Mais cette boue n'a pas terni Rousseau et, malgré les jappements obstinés de ses hargneux ennemis, il restera toujours grand pour ceux qui aiment la vérité et la justice.

Au service de Mme de Vercellis, Rousseau avait fait connaissance d'un abbé sage et instruit qui lui avait donné d'excellents conseils. Les sages directions de cet homme de bien ont eu une influence particulière sur un des écrits de Jean-Jacques et c'est sur l'inspiration des idées de l'abbé Gaime qu'il écrivit plus tard la *Profession de foi du Vicaire Savoyard*.

Mais puisque nous sommes à raconter les tribulations du pauvre Jean-Jacques, reprenons-le à la mort de Mme de Vercellis. Il fut quelques jours indécis sur le parti qu'il allait prendre. Le service de laquais lui souriait médiocrement et il se sentait vaguement le talent de remplir des fonctions un peu moins serviles. Ayant été présenté au comte de Gouvon qui désirait un valet secrétaire, il crut précisément satisfaire sa modeste ambition en entrant au service de ce seigneur. Qu'on nous permette désormais d'aller un peu plus vite en besogne et de ne relater que sommairement les fluctuations nombreuses dont se trouve agitée la position sociale de Rousseau. Il se fit chasser de l'hôtel

Gouvon, revint à Annecy chez Mme de Warens qui essaya d'en faire un prêtre en l'envoyant au séminaire. Nous ne pouvons préciser le temps que resta Jean-Jacques dans cette jésuitière; il nous suffira de dire qu'au bout de quelques mois la vocation ecclésiastique lui inspirait un tel dégoût, qu'il sortait de son couvent en se promettant bien de n'y plus jamais rentrer et comblant d'ailleurs les désirs de ses professeurs qui désespéraient de jamais en faire un sujet passable.

Son séjour à cette époque chez Mme de Warens, qu'il appelait *maman* et qui devint en effet pour lui une seconde mère, est un des plus agréables qu'il ait goûtés. Le sentiment dont il avait senti le germe au premier aspect de cette femme se développa tellement et si bien, qu'à la fin la familiarité qui s'établit entre ces deux personnes devint criminelle. Mme de Warens, sous le fallacieux prétexte de soustraire son jeune protégé aux dangers des passions juvéniles, en fit un jouet de sa philosophie sophistique et de ses goûts qui, malgré les assertions du bon Jean-Jacques, ne laissaient pas d'être voluptueux. Il nous est impossible de juger autrement cette femme dont l'influence a été si grande sur le philosophe. Oui, quoiqu'en disent les *Confessions* dont à ce propos nous ne citerons que ce passage : « elle fut pour moi la plus tendre des mères, qui » jamais ne rechercha son plaisir, mais toujours mon bien », en dépit donc de ce jugement, nous avons tout lieu de croire que Mme de Warens ne prodigait pas ses caresses dans un but complétement désintéressé et que son soi-disant amour maternel n'était pas aussi pur que le croyait son jeune favori. Les louanges que nous venons de citer ne peuvent donc être acceptées que sous meilleure caution.

Chacun n'avait pas une opinion aussi favorable de l'esprit et du cœur de Jean-Jacques que maman. M. d'Aubonne, par exemple, un parent de la jeune veuve, qui vint lui faire une visite de quelqnes jours, trouva que Rousseau était « un garçon, sinon tout-à-fait inepte, du moins très-borné à tous égards » et ajouta que l'honneur de devenir un jour curé de village était la plus » haute fortune à laquelle il pût aspirer. » Ce sont là les paroles textuelles de ce perspicace gentilhomme. Au reste, ce n'est pas la première fois que Jean-Jacques est pour ainsi dire pris pour un imbécile. Vous vous rappelez sans doute le jugement flatteur de son premier maître, M. Masseron. Il y a vraiment des gens qui ne paient pas de physionomie.

Au séminaire, Rousseau ayant pris goût pour la musique religieuse, Mme de Warens jugea utile de mettre à profit ces dispositions artistiques. On lui donna un maître et, pendant un voyage que maman fit à Paris, Rousseau qui chantait assez bien et qui jouait passablement du clavecin, entreprit un voyage à Genève. Il revit sa famille sans trop d'émotion, et de là s'achemina vers Lausanne. Voyant ses ressources baisser d'ecœurante façon; il se donna comme professeur de musique et pour augmenter la vogue et le prestige de ses nouveux talents, conçut même le téméraire projet d'organiser, avec le concours d'artistes d'un mérite très-douteux et dont il avait fait promptement la connaissance, un concert dans lequel on jouerait une pièce de sa composition. —

Jamais fiasco ne fut plus complet. Il n'est au reste pas difficile de tirer l'horoscope d'un homme qui ne connaissant rien du contre-point s'avise d'escalader aussi brutalement les hautes régions de l'art d'Orphée. Rousseau fut donc sifflé comme il le méritait et, honteux comme le renard de la fable, il prit lestement le chemin de Fribourg et de Neuchâtel.

C'est dans cette dernière ville qu'il se lia avec un prêtre grec, un archimandrite qui venait quêter en Occident dans un but plus ou moins avouable. L'archimandrite ne parlait pas le français, mais il savait un peu d'italien, circonstance qui permettait ainsi aux deux nouveaux compagnons de s'entendre. Roussseau servit d'interprête au quêteur jusqu'à ce que le gouvernement de Soleure trouvât nécessaire de mettre un terme à cette industrie qui semblait assez louche. Jean-Jacques fut même emprisonné pendant quelques jours; toutefois l'ambassadeur lui ayant reconnu de l'esprit et un certain vernis d'éducation lui remit quelques lettres de recommandation et lui conseilla de se rendre à Paris. Rousseau suivit ce conseil, mais il ne séjourna pas longtemps dans la grande ville; il en revint bientôt impatient de retrouver sa bonne maman qui fut heureuse de le revoir. Notre narration déviendrait insipide si nous voulions nous arrêter à tous les événements racontés dans les *Confessions*.

Disons vite que Rousseau tomba gravement malade et que pour rétablir sa santé, maman s'enferma avec lui dans la délicieuse villa des Charmettes, sanctuaire de paix et d'amour qui a laissé une impression si douce et si durable dans le cœur de l'écrivain. Jean-Jacques profita du calme de la solitude pour se livrer avec ardeur à l'étude. Il étudia la botanique, apprit le latin, lut la *Logique de Port-Royal*, l'*Essai de Locke*, *Mallebranches*, *Leibnitz*, *Descartes*.... Ces lectures si disparates ne l'empêchaient point d'élever des pigeons, des abeilles et quand il quittait ses livres, c'était pour faire visite à sa basse-cour ou pour travailler au jardin.

Le retour de la belle saison lui fit reprendre des forces et du courage. Néanmoins, il s'était si bien persuadé qu'un polype lui rongeait les entrailles qu'il résolut de consulter la faculté de médecine de Montpellier sur ce mal purement imaginaire. Quand il revint de ce voyage qui, soit dit entre paranthèses, n'avait pas été du tout une promenade de convalescent, il ne trouva plus en sa protectrice que la maîtresse d'un vulgaire domestique.

Il fut outré de dépit et peu après, coiffé de l'idée d'une méthode de musique chiffrée et riche d'une comédie (*Narcisse*), il reprend la route de Paris, emportant des lettres de recommandation de M. de Mably, grand-prévôt à Lyon, qui lui avait confié pendant un an environ l'éducation de ses enfants.

Le séjour des Charmettes lui avait été salutaire au double point de vue physique et moral, L'air vif de la campagne avait refraîchi cette imagination brûlante, ce cœur qui ne savait aimer que pour souffrir. Son caractère avait tra-

versé une crise dont l'issue lui avait été favorable. Il était devenu tout à coup posé et il s'était dicté des règles qu'il observait presque rigoureusement. En arrivant à Paris, il se lia promptement avec les gens de lettres de l'époque, fréquenta les salons les plus en renom et put ainsi se familiariser avec les mœurs de la haute société parisienne. Mais, aux Charmettes, Rousseau était devenu laborieux. Il s'ennuya donc bientôt au milieu de ces rieurs et de ces désœuvrés ; ses ressources ne lui permettaient point non plus de vivre dans un aussi complet far niente. Sa méthode de musique chiffrée avait bien été présentée à l'Académie, mais l'illustre Corps, soit qu'il n'entendit pas bien le nouveau système, soit qu'il se laissât influencer par des jaloux, s'était contenté de remettre à l'auteur un certificat rempli de très-beaux compliments qui malheureusement n'avaient pas cours chez les fournisseurs de Jean-Jacques. Celui-ci se vit donc forcé de chercher une condition plus lucrative. Mme Dupin à laquelle il avait remis une lettre de recommandation le prit pour secrétaire, mais il ne resta pas longtemps à ce poste. Le comte de Montaigu, d'une nullité parfaite en talent et en caractère et, malgré cela, nommé ambassadeur à Venise le choisit pour l'accompagner. Ses nouvelles fonctions n'exigeaient pas de bien vastes connaissances et comme Rousseau savait l'italien il était pour ainsi dire créé pour les remplir. Mais un sot et un homme d'esprit auront toujours peine à s'entendre. Il arriva donc ce qui était à prévoir : Rousseau à la suite d'une querelle assez vive avec son maître reprit le chemin de Paris.

De retour dans la capitale il fit connaissance plus intime des encyclopédistes, notamment de Diderot. Il écrivit même, pour le grand Dictionnaire que dirigeait alors cet écrivain, plusieurs articles sur la musique, composa des opéras, ébaucha des comédies, mais resta dans ces diverses productions assez médiocre.

Une circonstance vint brusquement éveiller son génie. Un jour, allant visiter son ami Diderot, alors emprisonné à Vincennes grâce à la publication de sa *Lettre sur les Aveugles*, Rousseau lut dans le *Mercure de France* une question que l'Académie de Dijon proposait pour le prix de l'année suivante et qui était conçue en ces termes : « Le progrès des sciences et des arts a-t-il contri-
» bué à corrompre ou à épurer les mœurs ? »

« A l'instant de cette lecture, raconte Rousseau, je vis un autre univers et je
» devins un autre homme. » L'émotion qu'il éprouva en ce moment fut telle qu'il se laissa tomber au pied d'un arbre. Il y passa (ce sont ses propres paroles que nous tirons non des *Confessions*, mais d'une lettre à Malesherbes), « il y passa une demi-heure dans une telle agitation qu'en se relevant il aper-
» çut tout le devant de sa veste mouillée de larmes, sans avoir senti qu'il en
» répandait. »

Cette circonstance eut ainsi sur la direction de son génie une influence décisive. Cette impression fut si vive qu'elle le domina durant toute sa vie. Son parti était pris. Il allait déclarer la guerre à la société et faire peser sur elle toute la responsabilité des crimes commis jusqu'alors. La vertu, la vérité, la

justice allaient, par l'intermédiaire de son éloquence, revendiquer leurs droits. En un mot, il deviendrait le champion de la nature dans sa lutte avec la civilisation, les sciences et les arts. La tâche n'était pas belle, mais il la trouvait noble et d'ailleurs elle avait un cachet bizarre et original qui lui assurait la popularité sinon le succès. Arrivé à Vincennes, il consulta Diderot qui lui conseilla de persévérer dans son projet.

Son *Discours sur les sciences et les arts* est certainement sophistique, souvent même paradoxal. L'humeur atrabilaire qu'il accentuera davantage encore dans le *Discours sur l'inégalité des conditions* s'y fait déjà remarquer; mais le premier ouvrage est imprégné de je ne sais quelle sauvage franchise, marqué au coin d'une telle audace et surtout écrit avec une éloquence d'un tel parfum d'indépendance et de dignité qu'on se laisse malgré soi gagner par une émotion puissante et vraie. Jean-Jacques dit quelque part que cet opuscule restera le plus faible de tous ses écrits et pourtant en dépit de l'auteur lui-même, nous ne saurions être de cet avis. Nous avons lu ces pages deux à trois fois et arrivé à la magnifique prosopopée de Fabricius, nous avons senti passer dans tout notre être comme un frisson d'enthousiasme. Laharpe, le critique de l'autre siècle, dit que Rousseau est particulièrement aimé et admiré des jeunes gens et des femmes. Je ne sais si c'est à l'âge que je dois attribuer l'émotion que j'ai ressentie, mais je doute qu'un vieillard quelque sérieux qu'il puisse être, reste insensible à la lecture du premier discours de Rousseau.

Marmontel, dans ses *Mémoires*, prétend que les sentiments qui animent Jean-Jacques dans cet écrit ne sont que factices et que Diderot aurait été l'instigateur de ce brutal réquisitoire en conseillant à son ami de battre en brèche systématiquement l'opinion publique, pour se rendre intéressant et populaire. L'opinion de l'auteur de *Bélisaire* est tellement peu fondée, que nous ne nous donnerons pas la peine de la discuter. Ce n'est certes pas par système que Rousseau jette le gant à la société, c'est bien par conviction, par humeur. Il a d'ailleurs laissé dans chacune de ses œuvres une partie de lui-même et au fur et à mesure que nous le lisons, nous reconstruisons cette nature si originale et si complexe, cet inexplicable Jean-Jacques qui, tout en écrivant l'*Emile*, mettait sa famille aux *Enfants Trouvés*. L'Académie de Dijon comprit du reste la mâle énergie du style et l'audace généreuse du citoyen de Genève et elle crut faire acte de justice et de gratitude en lui décernant le prix.

Depuis son retour de Venise, Rousseau avait continué à fréquenter à Paris la société où il avait été présenté la première fois. Il avait jugé nécessaire de se familiariser avec les beaux esprits de l'époque et s'était efforcé d'en copier l'air, les manières et d'épouser leurs goûts. En outre, comme Jean-Jacques n'était ni laid, ni difforme, qu'il avait au contraire une physionomie fine, des yeux vifs, une taille bien prise et bien proportionnée ainsi qu'une tournure distinguée, le costume des fashionables de ce temps-là lui seyait à merveille. Dans une conversation animée où l'on doit surtout avoir pour briller l'esprit d'à-propos, il ne se faisait pas précisément remarquer; mais à tête reposée, à

froid, il tournait le mieux du monde un compliment et savait se rendre aimable.

On n'est pas aimable longtemps sans se faire aimer, surtout quand on a l'occasion de voir des dames du caractère de celles qui encombraient alors les salons. Mme d'Epinay, une longue, sèche, qui se piquait d'esprit vint à bout de se substituer à l'image de Mme de Warens. Jean-Jacques se fit son confident, son ami sans toutefois, à en croire les *Confessions*, devenir son amant. En revanche, Mme d'Epinay le protégea et le combla de bienfaits.

Toutefois, après la publication de son premier pamphlet contre la civilisation, pour mettre en harmonie sa conduite avec les principes qu'il laissait supposer, Rousseau échangea son habit de galas contre un vêtement beaucoup plus modeste, mit un frein à ses goûts et s'éloigna peu à peu des sociétés fades et mondaines. Il continua bien à voir de temps à autre sa protectrice, mais il s'associa avec une certaine Thérèse Levasseur qui devint sa femme longtemps plus tard et qui ne mérita pas toujours, au dire de quelques biographes, le titre d'amie du grand écrivain. Cette Thérèse était, à vrai dire, une fille sans éducation, ni instruction.

D'un cœur aimant, mais d'un caractère débonnaire, elle se laissait guider par sa mère qui, celle-là, était une intrigante et une rusée. Jean-Jacques fut en lutte perpétuelle avec cette vieille mégère qui se servait des moyens les plus déloyaux pour tirer profit des relations que le philosophe entretenait avec des familles puissantes et riches. Thérèse qui, dans le principe, était franche, aimante et toute entière à Jean-Jacques, subit peu à peu l'influence de sa mère et se pervertit à ce contact funeste. Ce qui nous confirme dans notre opinion à cet égard, c'est sa conduite après la mort de son mari.

Rousseau, après avoir passé toute sa vie dans la gêne, laissa à sa veuve un héritage assez honnête. Plusieurs de ses libraires lui avaient fait des pensions viagères et M. de Girardin, qui avait pour Rousseau une espèce de vénération, crut sa veuve digne de ses généreuses intentions et pourvut luxueusement à son entretien. Malgré cela, cette femme fut assez basse pour flétrir la mémoire du grand homme en contractant mariage avec un palfrenier de M. de Girardin. Elle dépensa avec cet aventurier près de 100,000 fr. et mourut longtemps après, en 1801, à l'âge de 80 ans, après être descendue au dernier échelon de la misère et de la honte. On raconte que, dans les dernières années de sa vie, on la vit se traîner jusqu'à la porte de l'Opéra, demandant l'aumône au nom de l'auteur du *Devin du village*. Nous terminerons ces notes sur cette malheureuse, par quelques réflexions sur le rôle de mère qu'elle remplit avec une si coupable négligence. En passant, nous avons déjà soulevé le voile qui recouvre cette tache dans la vie du philosophe, mais il est nécessaire d'y revenir et de mettre à nu ce qui, à notre avis, prend volontiers les proportions d'un crime et qui, mis au passif de Rousseau, acquiert encore plus de gravité et de laideur. Il faut donc bien le dire. A l'époque même où il travaillait à un traité d'éducation dont il sera question plus tard, Jean-Jacques eut le courage d'envoyer ses cinq enfants aux *Enfants-Trouvés*. Les motifs sur lesquels il s'ap-

puyait ne sont pas énumérés dans les *Confessions*. Il laisse entrevoir toutefois que la gêne, la mauvaise éducation que ces pauvres créatures auraient reçue avec une femme sans cœur, sans principes moraux comme la vieille Levasseur et une mère aussi faible que l'aurait été sa gouvernante (c'est le titre modeste que donnait Jean-Jacques à sa femme) ont suffi pour le déterminer à cet acte odieux. Des biographes indulgents n'ont voulu voir en cela qu'une légère inconséquence ; mais pour nous, nous ne pouvons que blâmer hautement une pareille conduite et nous n'hésitons pas à dire que cette soi-disant légèreté est une flétrissure à la mémoire du grand homme, une ombre indélébile que même les rayons de sa gloire ne pourront jamais dissiper. Jusqu'à maintenant, nous n'avons nommé qu'un coupable ; mais les mères m'ont déjà prévenu et n'ont pas oublié sa complice, la malheureuse Thérèse. Celle-ci, non plus, ne doit pas avoir été étrangère à cette cruelle détermination. Comment son instinct maternel ne s'est-il pas révolté ? (en admettant même que son rôle ait été complètement passif). La conduite de Rousseau peut être taxée de folle ou d'inhumaine, mais celle de sa femme est encore plus que tout cela ; elle est, à mes yeux, cruelle, contraire à la nature, à l'instinct même de la femme. Prétendre qu'il y aurait eu violence de la part de Jean-Jacques est un argument trop peu sérieux pour qu'il en soit tenu compte. Inutile de faire observer que le cri d'une mère eut trouvé de l'écho dans le cœur de Rousseau et qu'on aurait eu, par la persuasion, bien vite raison de ses caprices ou de ses sophismes. Le temps dont nous disposons ne nous permet point d'insister sur ce point qui est cependant essentiel si l'on veut étudier sous toutes ses faces le caractère du citoyen de Genève ; nous reviendrons donc à ses premiers succès, aux ouvrages qui lui ont gagné les voix de la Renommée.

(*A suivre.*) Eug. MOUTTET.